

La place du français dans le monde. Le nombre de francophones a augmenté en même temps que la démographie. Mais la langue perd du terrain au profit de l'anglais. **Page II**

Entretien avec Abdou Diouf. « Le combat pour la langue va bien au-delà de la langue », déclare le secrétaire général de l'Organisation internationale de la Francophonie. **Page IV**

Témoignages. Ils créent en français, mais pas seulement. Un cinéaste, une photographe, un plasticien, des conteurs, croient à la force de la diversité. **Page V**



ILLUSTRATIONS DE LAURENCE BÉRIOT

Je, tu, ils, elles pensent en français

Le label Francoffonies ! réunit dans l'Hexagone pendant toute l'année 2006 des événements culturels. C'est l'occasion de faire le point sur une notion linguistique et politique. Mais aussi très personnelle

Littérature, cinéma, musiques, arts plastiques, etc. : c'est un feu d'artifice artistique que propose le Festival de la francophonie en France. Cette manifestation fait suite à la saison brésilienne, déploiement diplomatique visant à valoriser en France les cultures du géant sud-américain, en attendant d'y exposer, théoriquement en 2008, l'art français sous toutes ses formes. Pour la francophonie, c'est plus compliqué. Parce que multiforme. Tout peut être francophone, surtout quand on met trois « f » à la place du « ph », un « s » pluriel et un point d'exclamation pour signifier le caractère décoiffant du propos et balayer toute étiquette de ringardise, le mot le plus craint et le plus honni des défenseurs d'une langue qui n'est pas morte, qui vit, subit les aléas géopolitiques. Présent sur tous les continents, les français tentent de maintenir un rang d'importance dans un monde où l'hégémonie culturelle américaine, la montée en puissance de la Chine et des pays émergents, notamment hispanophones et arabophones, taille des croupières au droit napoléonien et au chic parisien.

La francophonie, c'est d'abord une langue, le français, que ses usagers parlent couramment, ou pas, et dans laquelle écrivent les écrivains. Première avancée publique de

l'Année de la francophonie, le Salon du livre, en mars. A cette occasion, l'écrivain antillais Raphaël Confiant rappelait (« *Le Monde des livres* » du 17 mars) qu'il y avait dans le monde « 5 894 langues autrement plus menacées que le français » et qu'il fallait ne pas céder à la loi d'airain des monopoles. Que le mélange de défaitisme hexagonal et de prétention, armé notamment contre les cultures orales de l'Afrique noire francophone, n'amènerait rien de bon en matière d'intelligence artistique. « *Je n'ai jamais voulu faire du français une doctrine* », répondait en écho le grand poète martiniquais Aimé Césaire, inventeur d'un langage nègre atypique et admirateur de la littérature afro-américaine.

La francophonie, c'est aussi un réseau, dont la radiographie chiffrée (175 millions de locuteurs, 9^e rang mondial, etc.) indique l'urgence qu'il y a à réagir pour enrayer la chute, mais ne rend pas compte de son influence. Ainsi les musiciens Salif Keita, malien, Youssou N'Dour, sénégalais, Angélique Kidjo, béninoise, ont pour dénominateur commun la langue de l'ancien colonisateur, le français. Dans leur intimité, ils parlent bambara, wolof, fon ou yoruba, à l'instar de leurs voisins nigériens ou ghanéens, anglophones. Dans le grand creuset musical, chantant dans des langues considérées comme minoritaires, ils démentent l'idée

hégémonique du grand-parler français. Angélique Kidjo fait carrière aux Etats-Unis, Youssou N'Dour regarde le marché américain, et tente d'obtenir l'effacement de la dette aux côtés de Bob Geldoff et de Bono. Pour autant, ils appartiennent à la même sphère d'influence et s'en vantent. Ensemble, ils voudraient donner un grand concert place de la Bastille, là où, le 14 juillet 2005, le président brésilien Lula et son ministre chanteur Gilberto Gil avaient célébré les noces de la troisième voie politique dans un environnement marqué par la mondialisation des échanges économiques, avec à la clé une sorte d'anglais-espéranto, une chance à saisir pour communiquer rapidement.

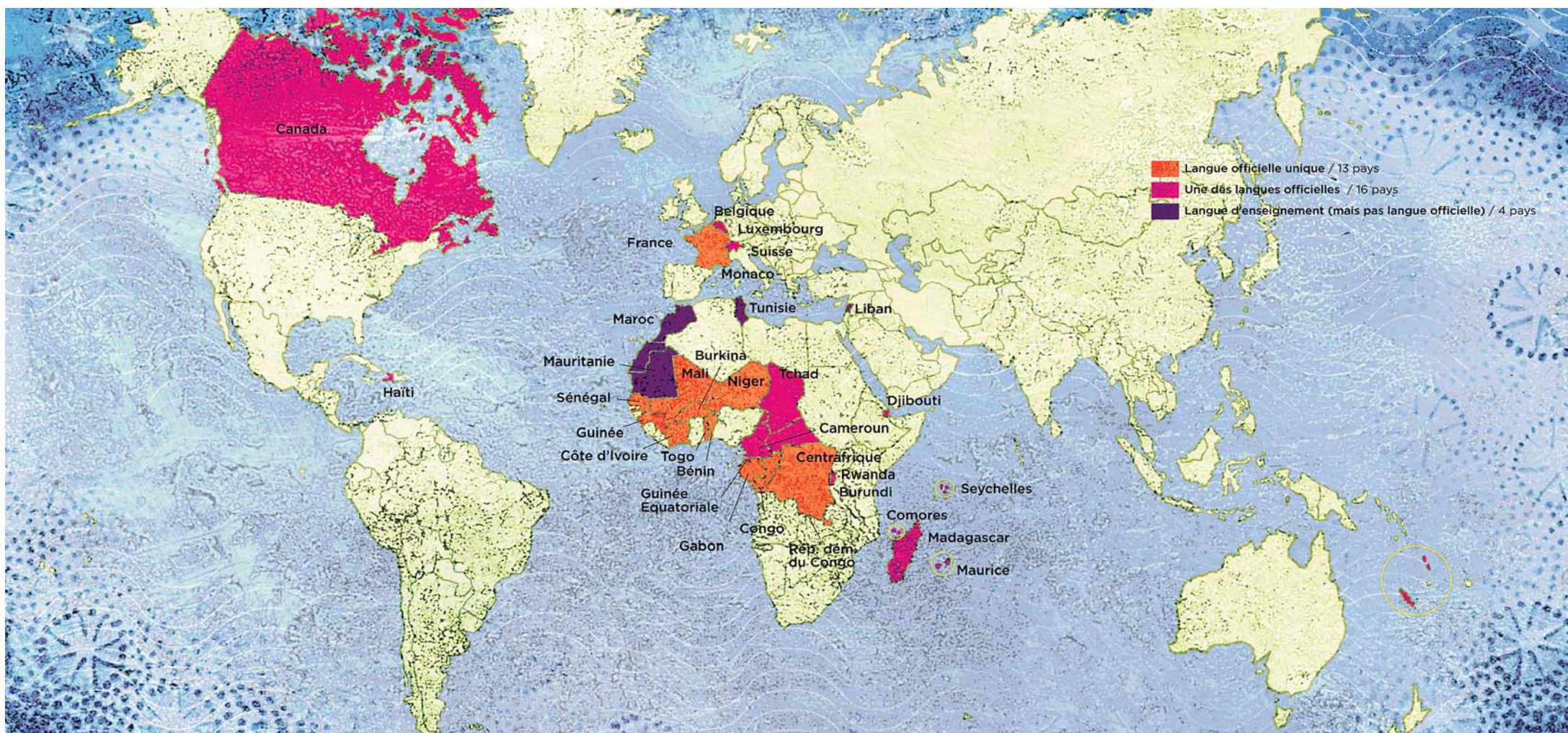
Comment être francophone sans parler français ? C'est une attitude, des envies, nous dit par exemple le cinéaste cambodgien Rithy Panh, des envies de créer des relations qui ne passent pas par Hollywood, mais prennent des chemins directs du Sud au Sud, sans forcément faire escale à Paris. Ainsi, en quelques années, la francophonie, un mouvement lancé par un Sénégalais, Léopold Senghor, a-t-elle échappé à la seule France. « *Elle ne vous appartient plus* », déclare Abdou Diouf, secrétaire général de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF).

Mobilisés dès 1998 contre le libéralisme radical symbolisé par l'Accord multilatéral sur l'investissement (AMI), les francophones dressent les lignes directrices du combat pour la diversité culturelle lors du sommet de la Francophonie réuni à Cotonou (Bénin) en juin 2001.

En novembre de la même année, deux mois après les attentats du 11-Septembre à New York, ces principes sont repris par l'Unesco dans une « déclaration sur la diversité culturelle », prémices de la convention pour la diversité culturelle votée à l'Unesco en 2004 par 148 des 154 pays représentés, avec 2 voix contre, les Etats-Unis et Israël. La francophonie, autant que la France, a joué un rôle actif, et a pris la tête d'un combat de portée universelle.

Francoffonies ! appose ainsi son label au sens large aux littératures, mais aussi à des festivals de musique où l'on chante autant en anglais, en portugais ou en peul (Musiques métisses d'Angoulême, Rio Loco à Toulouse), à des expositions dont le langage n'est pas celui des écrits (Yto Barrada, photographe de Tanger), à des spectacles où l'humour du geste prime (le *performer* suisse Massimo Furlan). La langue, disent les conteurs, appartient à tous. ■

VÉRONIQUE MORTAIGNE



Le français lutte pour garder

Le nombre de francophones dans le monde a augmenté en fonction de la croissance démographique. Mais la langue de Dan Brown, Madonna ou Steven Spielberg est en pleine expansion

Le 23 mars, lors d'une réunion à Bruxelles du Conseil européen, Jacques Chirac et l'ensemble de la délégation française quittaient brusquement la salle. A la tribune, Ernest-Antoine Scillièrre, président de l'Union des industries de la Communauté européenne et ancien patron du Medef, avait choisi de s'exprimer en anglais. « *La langue de l'entreprise* », avait-il indiqué. M. Chirac reprit sa place à la fin du discours. La presse étrangère ironisa. « *Ce n'est pas une question d'humeur, c'est une question politique* », répliqua un officier français, cité par l'agence Reuters, invoquant la nécessité de défendre la diversité linguistique au sein des institutions européennes.

C'est que là comme ailleurs, le français souffre. La multiplication des déplacements, le développement des échanges, l'explosion des industries de communication ont dopé la pratique de l'anglais. Des tribunes de conférence internationale aux bancs des écoles, des studios de télévision aux publications commerciales ou scientifiques, la langue de Shakespeare – ou plutôt de Dan Brown, Madonna et Steven Spielberg – impose son hégémonie.

Avec 175 millions de personnes officiellement recensées par l'Organisation internationale de la francophonie (OIF), le nombre de francophones augmente. Mais cette croissance traduit avant tout celle de la population, notamment en Afrique. Dans certains pays, comme le Gabon, le Cameroun ou le Maroc, le français conserve sa place, voire l'améliore. En revanche, il recule au Congo, en Centrafrique ou au Tchad. Plus grave, il baisse sévèrement dans tous les pays européens. Enfin, il s'effondre au Vietnam et au Cambodge.

Face à ce déclin, la France tente de réagir. Elle a victorieusement soutenu, en octobre, à l'Unesco, la résolution sur la diversité culturelle. Elle plaide en faveur du bilinguisme en Afrique et de l'apprentissage précoce de plusieurs langues en Europe. Elle essaie enfin de conserver les positions institutionnelles héritées d'une époque où, des arts à la technique, la pratique du français semblait naturelle aux élites de la planète. Pour dresser un bilan, nous avons choisi d'éclairer trois domaines.

Diplomatie : le français malmené dans les institutions internationales

De source diplomatique française, on le reconnaît volontiers, le français est en « *situation difficile* » dans les institutions internationales, où il figure pourtant souvent comme langue officielle. Au sein de l'ONU, sur les 63 pays de l'OIF – qu'ils soient membres, membres associés ou observateurs – seule une vingtaine utilise le français. Les autres, surtout des

pays arabes, optent pour leur langue nationale, ou bien l'anglais.

« *On demande à des pays d'Europe centrale et orientale, comme la Pologne ou la Roumanie, où l'intérêt pour le français est pourtant grand, de ne pas trop dériver vers l'anglais à l'ONU* », dit une source officielle à Paris. Souvent, les coûts et les délais induits par la traduction sont avancés pour émettre des documents en anglais, ou bien intervenir en anglais lors de débats. « *A l'ONU, à un niveau élevé, le français tient bien sa place de langue officielle, au côté de l'anglais*, observe un connaisseur, mais dans la bureaucratie et dans les structures des tribunaux internationaux, on entend : "La traduction ça coûte cher", et les gens fonctionnent en anglais. »

Au sein de la Commission de Bruxelles, l'élargissement de l'Europe à l'Est en 2004 a entraîné un recul de l'usage du français. L'anglais est privilégié pour l'économie ou le commerce. Pour défendre le français, l'OIF a lancé depuis 2001 un programme de formation linguistique pour fonctionnaires européens en provenance des nouveaux Etats membres. A ce jour, 9 000 personnes en ont bénéficié.

Un autre programme, qui a débuté voici deux ans, vise à aider des pays francophones du groupe Asie-Caraïbes-Pacifique (ACP) à mener leurs négociations au sein de l'Organisation mondiale du commerce (OMC). De même, des formations ont été mises en place, et des crédits

débloqués, pour l'usage du français au sein de l'Organisation de l'union africaine (OUA) et de la Communauté économique des Etats d'Afrique de l'Ouest (Cedeao). « *Les budgets sont en augmentation, mais la bataille reste difficile* », constate-t-on au sein de l'Organisation de la francophonie. « *Bien que 42 % du personnel de l'OMC soient issus de pays de l'OIF, l'utilisation de l'anglais est largement majoritaire en son sein* », a relevé en 2004 un rapport du secrétaire général de l'OIF.

Enseignement : l'espoir de l'apprentissage précoce

Les chiffres restent encore confidentiels. Mais au Haut Conseil de la francophonie (HCF), où l'on vient d'en achever la synthèse, le verdict est sans nuance : « *mauvais* ». Un coup d'œil rapide témoigne pourtant d'une augmentation de 28 % du nombre d'élèves apprenant le – ou en – français : 75 millions en 1994, 96 millions en 2002.

La réalité est plus sombre. La croissance jusqu'ici continue s'est arrêtée en 2000. L'Afrique et le Proche-Orient, qui rassemblent 54 % des élèves francophones, ont vu ceux-ci augmenter de 60 % en huit ans. Mais cela reflète à peine la croissance de la scolarisation. « *L'arabisation au Moyen-Orient et la progression de l'enseignement en langue locale et en anglais dans tout le continent sont les phénomènes dominants* », explique-t-on au Haut

Conseil. Le français s'est développé dans les pays anglophones, comme le Nigeria, la Tanzanie ou le Kenya, ou dans les ex-colonies portugaises comme le Mozambique et l'Angola. L'effet est attribué aux contacts accrus avec les pays francophones voisins. Mais un mouvement analogue, et autrement plus important, s'est imposé dans le pré carré français, où l'anglais a accompli des percées spectaculaires.

C'est en Europe que la situation est qualifiée de « *réellement préoccupante* ». Un quart des élèves apprenant le français ont disparu au cours des deux dernières années, passant de 36 à 28 millions. « *Partout où le système n'impose l'apprentissage que d'une seule langue, le français disparaît* », précise le HCF. Une observation à rapprocher de la situation française où l'allemand première langue est en chute libre.

Même les pays réputés francophones sont touchés. En Roumanie, le français résiste dans les campagnes, mais il a été supplanté par l'anglais dans les villes. « *Le niveau des élèves reste très élevé*, se félicite Mariana Perisanu, professeur à l'académie des études économiques de Bucarest et à l'Institut français. *Mais c'est parce que les élèves apprennent une deuxième langue étrangère dès 10 ans et que là, ils choisissent souvent le français.* »

En Pologne, l'effondrement de l'apprentissage du russe depuis 1989 a profité à l'anglais et à l'allemand. La mondialisation pour l'une, la proximité géographi-

Sport : les cyclistes et les escrimeurs résistent

Le bonheur olympique de Lise Bissonnette n'a duré que le temps d'une descente. Ce 12 février, à midi, la présidente des Archives nationales du Québec, « grand témoin » de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF) aux Jeux de Turin, commençait sa mission : surveiller l'application de la charte olympique, qui fait du français l'une des deux langues officielles du mouvement. « *Des panneaux aux commentaires, tout était dans les trois langues : anglais, français, italien. Même le vainqueur, Antoine Deneriaz, était français... Mais le soir même, au saut à skis, le français était effacé. Effacé jusqu'à la fin des Jeux.* »

L'ancienne directrice du Devoir de Montréal ne veut pas jouer les Cassandra. « *Le français est resté la langue de la messe, ce n'est déjà pas si mal* », sourit-elle. En termes profanes : il est toujours présent lors des cérémonies. Ainsi, la remise des médailles s'effectue d'abord en français. Mais, pour le reste, le combat semble bien mal engagé. La Québécoise s'est ainsi étranglée lors d'un match de hockey : « *L'annonceur était canadien. A Montréal, il commente dans les deux langues, là il n'employait que l'anglais.* »

A l'été 2004, c'est Hervé Bourges, précédent grand témoin de l'OIF, qui avait

constaté le « *viol permanent* » de la charte olympique. « *Seuls les pays africains ralentissent* », regrettait-il. Ceux-ci n'avaient pas hésité à boycotter une réunion sur la sécurité tenue en anglais.

Ces conflits s'arrêtent aux portes du mouvement olympique. Car ailleurs, la messe est dite. Et en anglais. Quelques traditionalistes résistent. Grâce au nombre de courses organisées en France et en Belgique, le français peut ainsi toujours s'afficher langue officielle de la Fédération internationale de cyclisme.

De même, l'escrime continue de délivrer ses commandements dans la langue des mousquetaires : « *En garde... Allez !* » « *Micro ouvert, l'arbitre ne s'exprime qu'en français*, précise Gérard Rousseau, arbitre international et président de la commission nationale d'arbitrage. *Mais quand un tireur ne comprend pas, on ferme le micro et on explique en anglais.* » Les assauts des Anglo-Saxons pour basculer vers l'anglais se multiplient. Le dernier a été repoussé en 2000, après les Jeux de Sydney. « *L'escrime devient universelle, c'est inévitable. Sauf qu'après l'Asie les pays africains émergent à leur tour, c'est notre seule chance.* » ■



sa place dans le monde

que pour l'autre expliquant le phénomène. Mais Janina Zielinska, présidente de l'association des professeurs de français en Pologne, étend les responsabilités. « Cette langue a la réputation d'être difficile et peu utile. On l'apprend pour le plaisir, ce qui peut sembler masochiste. Les enseignants n'ont pas toujours envie de casser cette image qui est assez valorisante pour eux. »

Sciences : les chercheurs privilégient l'anglais

« Dans les années 1980, le bulletin du Muséum avait refusé un de mes articles parce qu'il était rédigé en anglais », se souvient Philippe Bouchet, directeur de l'unité de taxonomie au Muséum national

d'histoire naturelle (MNHN). « Les choses ont complètement changé : 70 % à 80 % de ce que nous publions est en anglais, assorti de résumés en français », précise M. Bouchet, également directeur scientifique des publications du Muséum. Cet infléchissement devrait se traduire, fin 2006, par une reconnaissance internationale. Certaines revues du Muséum seront prises en compte par l'Institute for Scientific Information, un organisme américain qui établit des notations aux journaux scientifiques (l'impact factor) suivant le nombre de citations que recueillent les articles qui y sont publiés. Les revues de l'Académie des sciences ont vu leur impact factor s'améliorer depuis qu'elles publient des articles en anglais, note Jean-Yves Cha-

pron, responsable administratif des publications. Mais, observe-t-il, « les scientifiques n'ont pas attendu l'Académie pour comprendre que la langue de travail est l'anglais ».

Les chercheurs savent que leur évolution de carrière dépend en partie de l'impact factor des revues dans lesquelles ils publient. Or celles-ci sont souvent anglo-saxonnes, la britannique *Nature* et l'américaine *Science* étant les plus convoitées.

Les mathématiques, du fait de l'émigration de l'école française, ont longtemps fait exception, certaines revues anglo-saxonnes acceptant même des articles en français. Mais à présent, la majorité des mathématiciens francophones publient aussi en anglais. Les sciences humaines et sociales (SHS) sont moins anglophiles.

Sur les quelque 193 périodiques du domaine soutenus en 2002 par le CNRS, bien peu portent un titre anglais. Leur impact international s'en ressent, comme l'a montré une étude publiée en mai 2004 dans la lettre du département SHS du CNRS. Dans un éditorial ravageur, le linguiste Jean-Marie Hombert, alors directeur du département, appelait ses collègues à diminuer le nombre des revues pour en faire émerger de rang international, à se tourner vers l'édition électronique et à ne pas négliger l'anglais. Sinon, notait-il, « on a trop facilement raison tout seul, dans son coin de l'Hexagone, aux yeux des quelques dizaines de lecteurs sur lesquels on a eu la chance de tomber ! » ■

NATHANIEL HERZBERG, HERVÉ MORIN
ET NATALIE NOUGAYRÈDE

Des financements d'Etat dispersés

Six actions financières, quatre programmes et trois missions nourrissent la francophonie

Défendre la francophonie, ce n'est pas « défendre la baguette et le camembert contre le beefsteak et le football », disent les sénateurs Jacques Legendre (UMP) et David Assouline (PS), rapporteurs pour avis de la loi de finances 2006. A ceux qui critiquent la défense de la francophonie « au nom de la modernité », Jacques Legendre oppose les propos de l'ancien secrétaire général de l'ONU, Boutros Boutros-Ghali : « L'usage d'une langue signe un rapport de forces. »

Car, ajoute le sénateur UMP, « il y a de vrais enjeux, comme par exemple la bataille autour de l'Office européen des brevets qui, pour l'instant, sont rédigés en trois langues. Si on impose l'anglais comme langue unique, les entreprises françaises devront recruter des ingénieurs anglophones. On créera ainsi des rapports d'inégalité entre les salariés. Il ne s'agit donc pas seulement de Racine et de Molière mais de défendre des intérêts économiques ».

L'enthousiasme francophone de Jacques Legendre ne lui cache pas les difficultés et sans doute un manque d'agressivité dans la conquête et le maintien des espaces francophones. « Par exemple, nous avons une politique vertueuse qui considère qu'il ne faut pas empêcher le développement des universités locales. Nos amis canadiens ou américains n'ont pas cette ambition, ce qui leur permet de récupérer les meilleurs en leur offrant des bourses. On va ainsi retrouver une partie de l'élite africaine, qui parle français, à la Banque mondiale ou au Fonds monétaire international (FMI). »

Chargé par la commission des affaires culturelles du Sénat d'examiner le fonctionnement du réseau d'action

culturelle, David Assouline défend l'héritage politique de la langue française et les valeurs qu'elle incarne « comme la laïcité. Avec la mondialisation, insiste-t-il, l'enjeu culturel doit s'imposer, sinon, ce n'est pas seulement la France, mais l'humanité toute entière qui y perdra ». La France développe pour ce faire une politique pérenne, mais les moyens sont-ils à la hauteur de l'ambition ?

Faute de ministère spécifique de la francophonie – cette dernière est rattachée au ministère de la coopération et du développement – les cartes sont brouillées. « Ce n'est pas le même métier et ce ne sont pas les mêmes lignes budgétaires. Le ministre a trop à faire, et ses priorités sont ailleurs », commente Jacques Legendre.

Sans aller aussi loin, David Assouline pense qu'il faudrait au moins une mission interministérielle pour assurer une action cohérente, alors que la loi de finances a conduit à une « dissémination kafkaïenne qui rend illisible le sens de cette action. »

Ainsi, le budget répartit ces crédits « entre au moins six actions financières rattachées à quatre programmes différents relevant eux-mêmes de trois missions distinctes ». La seule façon d'y voir un peu plus clair est de se reporter à une annexe budgétaire qui livre un chiffre global des crédits dépensés pour promouvoir la langue et la culture française : 863 millions d'euros – soit une baisse de 2 % par rapport à 2005 (881 millions d'euros).

L'une des difficultés est que tout dépend de l'administration centrale et plus directement de la direction générale de la coopération internationale et du développement (DGCID), qui néglige

son rôle stratégique ou de contrôle pour se contenter de gérer.

En outre, c'est le ministère des affaires étrangères qui contribue principalement à la francophonie, à hauteur de 787,30 millions d'euros et loin derrière celui de la culture pour 7,80 millions suivi par le ministère de l'éducation et de la jeunesse, des sports et de la vie associative, chacun pour 3,20 millions d'euros. Il faut y ajouter 65,70 millions d'euros en provenance des comptes spéciaux du Trésor.

Coquilles vides

Bras armés de la francophonie, les réseaux d'Alliances françaises, de centres culturels et d'instituts français sont en panne, selon le sénateur socialiste. « Il faudrait rationaliser et moderniser. Seulement, il n'y a pas eu de réflexion de fond, donc on traite l'existant au coup par coup sans logique politique. » La réduction de leurs crédits de fonctionnement et d'intervention risquent de les transformer en « coquilles vides, incapables d'assurer la diffusion de la culture française à l'étranger en dépit de la passion qui anime leur personnel ». En outre, ce réseau bien qu'important (quelque 150 centres ou instituts et 250 Alliances françaises) reflète les priorités des années 1960, l'immense majorité des centres culturels étant situés en Europe et en Afrique. Quelques efforts ont été faits pour s'ouvrir à l'Asie ou vers le continent américain, mais cela s'est traduit faute de moyens par des regroupements de centres existants ou des fermetures, entraînant des polémiques. Il y a eu aussi quelques « colocalisations franco-allemandes. »

M. Assouline se réjouit toutefois des bons résultats de l'agence pour l'enseigne-

ment français à l'étranger. Ce réseau d'établissements accueille plus de 168 000 élèves, dont 88 000 étrangers, et a un rôle déterminant.

Parallèlement, l'action culturelle internationale est dotée de 20 millions d'euros, dont 19 millions financent les organismes chargés de la diffusion de la culture française dans le monde, tels l'Association française d'action artistique (AFAA), le Théâtre international de la langue française ou l'Agence internationale de la francophonie (AIF).

Y sont incluses également les structures chargées de la diffusion des cultures étrangères en France ou la participation à des programmes européens comme Eurimages. S'y ajoute l'action Patrimoine linguistique et plus particulièrement la délégation générale à la langue française et aux langues de France (DGLFLF), qui dispose d'un budget de 3,4 millions d'euros.

L'essentiel des moyens mis par le ministère des affaires étrangères sont attribués à la coopération avec les pays bénéficiant de l'aide publique au développement. Y sont rattachés les crédits destinés à la francophonie multilatérale, soit 58,4 millions d'euros, dont 45,2 millions pour le Fonds multilatéral unique (FMU), qui regroupe les différentes contributions des pays membres de la francophonie et 11,94 millions de contributions obligatoires à l'AIF.

Ces crédits ne représentent toutefois qu'une faible partie de l'ensemble des moyens financiers rattachés à cette action par les différents pays, d'un montant total de 1,1 milliard d'euros destinés en grande majorité aux programmes de développement économique et social. ■

MARTINE SILBER

LES BIBLIOS

SENGHOR, LE PÈRE FONDATEUR

■ **Œuvre poétique**, de Léopold Sédar Senghor, Points-Le Seuil, 437 p., 8 €. Réédition à l'occasion de l'année Senghor, en 2006. Universitaire, homme politique, Léopold Sédar Senghor (1906-2001) aurait eu cent ans cette année. Il est d'abord un poète francophone – et l'inventeur de la notion de francophonie.

L'essentiel de son *Œuvre poétique* a été rassemblé dans un volume (réédité en 2006), qui comprend notamment *Chants d'ombre*, *Hos-ties noires*, *Ethiopiennes*, *Nocturnes* et *Élégies majeures* suivies de *Dialogues sur la poésie francophone*.

■ **Léopold Sédar Senghor, genèse d'un imaginaire francophone**, de Jean-Michel Djian, éd. Gallimard, 253 p., 25 €.

Description d'une vie, avec ses contradictions, ses utopies, suivi d'un entretien avec Aimé Césaire.

■ **Senghor, un homme, une voix**. Pour écouter la voix parfois haut perchée d'une personnalité complexe, à la fois rigoureuse et profonde, mais aussi capable de familiarité et d'humour. Des enregistrements historiques de Léopold Sédar Senghor ont été remis à la disposition du public par Philippe Sainteny dans le cadre d'une série d'émissions radiophoniques de RFI. 1 CD RFI/Frémeaux & Associés.

LA FRANCOPHONIE

■ **Demain la francophonie**, de Dominique Wolton, éd. Flammarion, 196 p., 15 €.

La bible de cette année de la francophonie 2006, écrite par un spécialiste de la communication et chercheur au CNRS qui croit aux vertus de la diversité culturelle. « La mondialisation, écrit Dominique Wolton, par ses contradictions, relève l'importance du "triangle infernal" constitué par les rapports entre identité, culture et communication. » La francophonie doit y jouer un rôle de premier plan. Ouvrage clair et pédagogique, avec chiffres, tableaux...

■ **La Francophonie**, de Claire Tréan, préface d'Abdou Diouf, éd. Le Cavalier bleu, coll. Idées reçues, 128 p., 9 €.

Longtemps chargé des questions internationales et de la francophonie au Monde, Claire Tréan passe en revue les idées fausses qui colent aux basques de la francophonie, du genre : « La francophonie est une survivance du colonialisme », « L'Algérie a tourné le dos à la francophonie », « La convention sur la diversité culturelle ne servira à rien ». Concis, documenté, l'ouvrage a le mérite d'éclairer le sujet par une fine connaissance de la géopolitique mondiale.

PUBLICATIONS OFFICIELLES

■ **Atlas mondial de la francophonie**, par Ariane Poissonnier et Gérard Sournia, éd. Autrement avec RFI « Atlas/Monde », 80 p., 15 €. Des cartes (Fabrice Le Goff), des graphiques, sont habillés de clés politiques et économiques, une radiographie brève et précise, en couleurs, de l'espace francophone.

■ **La Francophonie dans le monde, 2004-2005**, éd. OIF/Larousse, 318 p., 19 €. Catalogue des institutions, des médias, écoles francophones. Statistiques et perspectives. www-francophonie.org

■ **Rapport au Parlement sur l'emploi de la langue française**, délégation générale à la langue et aux langues de France, ministère de la culture et de communication. Pour saisir l'ampleur du défi. www.dgflf.culture.gouv.fr

ENTRETIEN AVEC ABDOU DIOUF, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE L'OIF

« Le français ne vous appartient plus. Nous l'avons en partage »

Vous avez été le président de la République du Sénégal après avoir exercé les fonctions de premier ministre auprès de Léopold Sédar Senghor, fondateur de la francophonie. Où avez-vous appris le français ?

Je suis natif de Saint-Louis, à l'époque une des quatre communes françaises du Sénégal. J'ai baigné là, dans les années 1930, dans une atmosphère où on parlait le français à tous les coins de rue. Mon premier contact avec l'école française – une école primaire – a eu lieu en octobre 1942. Il n'a pas cessé. Je suis entré à l'université de Dakar en 1955, à l'époque une antenne de l'université de Bordeaux. Nous étions 300 étudiants venant de huit pays de l'Afrique de l'Ouest. Depuis, l'enseignement en français s'est massifié sur tout le continent.

Pourquoi l'enseignement dans l'Afrique francophone ne se fait-il pas dans une langue locale comme souvent dans les pays de l'Afrique anglophone ?

Léopold Senghor, lorsqu'il était président du Sénégal, a demandé que l'on transcrive les six langues parlées au Sénégal, dont le wolof, la plus répandue. L'usage de ces six langues figure dans la Constitution sénégalaise. Avec le français, qui est la langue officielle du pays. Mais le problème de l'Afrique francophone, c'est que l'usage du français est considéré comme un ascenseur social alors qu'il est prouvé qu'une première scolarisation dans la langue maternelle de l'enfant favorise son potentiel intellectuel. Mais rien n'y fait. En Afrique, l'apprentissage du français dès l'enfance est considéré comme un accès à la modernité.

N'aurait-on pu faire du wolof la langue d'unification nationale, plutôt que le français ?

J'ai toujours refusé. Ce n'est pas parce que le wolof est parlé par tout le monde que l'on doit signer l'arrêt de mort des autres langues, le sérère ou la mandingue, par exemple.



Abdou Diouf, « patron » de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF) jusqu'en décembre 2006, surnommé « l'Everest aux cheveux blancs » par son ami Shimon Pérès, ancien premier ministre israélien. CYRIL BAILLEUL

Pourquoi vous engagez-vous tant dans la francophonie ?

La francophonie, c'est à dire le français plus les langues partenaires, a créé des espaces de solidarité, de partage. C'est la francophonie qui, à l'Unesco, a mené le combat de la diversité culturelle – et l'a gagné, dans les délais impartis, à la surprise générale, en s'alliant d'autres blocs linguistiques : hispanophones, lusophones... Evidemment, les Etats-Unis se sont inscrits contre, mais Israël également, ce que je regrette. La culture est au premier rang des exportations américaines, et le lobby hollywoodien est extrêmement puissant.

La langue anglaise ne se répand-t-elle pas dans toute l'Afrique, même dans les états francophones ?

Il est vrai que l'anglais gagne du terrain, mais pas au détriment du français – il y a plus de locuteurs français aujourd'hui en Afrique qu'à l'époque des indépendances, au début des années 1960. Mais l'honnête homme du XXI^e siècle ne sera-t-il celui qui possède d'abord sa langue maternelle, puis deux autres langues, dont l'anglais, comme langues d'échange universel ? En tout cas, la demande de français, y compris dans les pays africains non francophones, est inférieure à l'offre. C'est vrai de l'Ile Maurice comme de l'Ethiopie, d'où je reviens. En Asie, la Thaïlande a demandé de devenir pays observateur au sein de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF).

Pourquoi ces demandes ?

Parce que la francophonie, ce n'est pas seulement une langue, mais aussi des

valeurs, des concepts à partager, une tradition juridique ou médicale, par exemple, tout ce qui a fait la force de votre civilisation. Le combat pour la langue va bien au-delà de la langue. Il n'y a dans la francophonie aucune volonté hégémonique. Elle repose seulement sur une communauté d'idées. Par exemple que la mondialisation peut être une bonne chose si elle est créatrice de richesses à partager de manière équitable. Il ne s'agit donc pas, pour la francophonie, de mettre sur pied je ne sais quelle politique d'influence, mais de défendre des valeurs universelles.

La difficulté croissante pour les étudiants étrangers d'obtenir des visas pour venir en France n'est-elle pas un frein à la francophonie ?

Sans aucun doute. Si les étudiants ne peuvent pas venir en France pour étudier, ils iront se former ailleurs, notamment dans les pays anglophones.

Certains voient dans la francophonie une survivance obsolète du colonialisme

Je vous rappelle seulement que le combat pour la francophonie, vue comme une sorte de Commonwealth à la française, est né à l'initiative du président Senghor et a longtemps reçu un accueil mitigé de la part du personnel politique français – à commencer par le général de Gaulle ou Georges Pompidou.

Le premier sommet de la francophonie n'a eu lieu qu'en 1986 avec François Mitterrand. Aujourd'hui, la France a rejoint le combat lancé par un sénégalais. Mais il est évident que la francophonie n'a pas à être portée par le seul peuple français.

Pourquoi les élites françaises semblent-elles peu motivées pour défendre ce concept ?

Sans doute ne sentent-elles pas assez l'importance de ce combat. Certains vivent dans une sorte de bulle : ils ne sentent pas en danger comme le ressentent leurs homologues québécois. D'autres considèrent que la défense du français est un enjeu perdu : pour eux l'anglais est la langue de la mondialisation et du commerce international, devant qui on ne peut que s'incliner.

C'est la réaction d'Ernest-Antoine Seillière, président du patronat européen, qui s'est exprimé en anglais pour critiquer le protectionnisme ce qui a provoqué le départ justifié de Jacques Chirac, le jeudi 23 mars, au Conseil européen, à Bruxelles. Certains estiment que cette défense a des relents nationalistes. Il n'en est rien. Le français ne vous appartient plus. Nous l'avons en partage – il a plus de 180 millions de locuteurs, de 87 pays différents, et 780 millions de francophiles entendent la défendre. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR VÉRONIQUE MORTAIGNE ET EMMANUEL DE ROUX

Un libraire francophone à Vancouver anglophone

Québécois et donc francophone, Marc Fournier arrive à Vancouver (Colombie britannique) dans ce Canada anglophone en mars 1986, parce qu'après avoir étudié la photo sous-marine il voulait « être Cousteau ». Mais la perspective de faire trois ans de mathématiques et de biologie avant de pouvoir plonger le décourage.

Il avait repéré dès son arrivée une petite librairie qui vendait la presse française et quelques livres de poche. Il va y devenir vendeur. La gérante lui confie un petit espace pour en faire « un coin français » destiné à la communauté francophone, quelque 20 000 personnes, en ville et 10 000 autres dans la province. Petit à petit, la section s'agrandit et accueille de l'italien, de l'espagnol, de l'allemand. « Faire partie d'une communauté mino-

ritaire a ses avantages. Parallèlement, je faisais des critiques dans un journal local et à la radio, et les gens me réclamaient les livres dont j'avais parlé. » Mais la librairie où il travaille ferme en 1999, victime de la concurrence des grandes chaînes américaines. Au même moment, son beau-père, qui a émigré du Japon en 1975 décide de fermer... sa librairie japonaise. « Je n'avais pas le choix, explique M. Fournier, même si je n'ai pas le goût de la gestion, on a pris la succession. »

Aujourd'hui, il emploie 10 personnes, la superficie a doublé, et la section française représente 40 % du chiffre d'affaires. « L'apprentissage du français est en plein boom et les directeurs d'école n'arrivent pas à satisfaire les demandes. A la maternelle, cela fonctionne sur le principe de loterie. Ils sont telle-

ment à court de profs que certains l'enseignent sans le parler. »

Le Canada est un pays officiellement bilingue, mais « la deuxième langue à Vancouver, c'est le chinois, pas le français, dit-il. Ce sont les Chinois qui sont l'avenir du français, l'immense majorité des élèves de l'Alliance française et des écoles françaises sont d'origine chinoise. Ils ont compris qu'il y a deux systèmes d'éducation gratuite et publique et qu'en choisissant le français ils vont apprendre deux langues simultanément. »

Pour lui, l'avenir est au trilinguisme, le français à l'école, l'anglais dans la rue et une troisième, celle du pays d'origine, à la maison. D'ailleurs, en voyage à Paris, il a rencontré des Canadiens, et leurs enfants lui servaient de guide. M. SI.

La « voix de la France » présente sur les cinq continents

Radios et TV françaises n'ont cependant pas la notoriété de CNN ou d'Al-Jazira

Entre radios et télévisions, la « voix de la France », chère au général de Gaulle, est présente sur les cinq continents. Elle est même un enjeu politique et stratégique dans plusieurs régions du globe, notamment au Moyen-Orient et particulièrement sur tout le continent africain, zone privilégiée de l'influence française dans le tiers-monde. En Afrique, Radio France International (RFI) et TV5 Monde sont plus écoutés et regardés que les chaînes nationales. Mais, si l'audiovisuel extérieur français est présent travers le monde et dépasse souvent en audience ses principaux concurrents (CNN, MTV, BBC, Al-Jazira), il n'a pu acquérir leur notoriété.

Première chaîne mondiale de télévision en français créée en janvier 1984 et financée à 75 % par la France, TV5 Monde est diffusée vingt-quatre heures sur vingt-quatre par le câble et le satellite dans plus de 200 pays. Avec une programmation construite autour de l'information et sous-titrée en dix langues

(français, anglais, arabe, espagnol, portugais, néerlandais, allemand, suédois, danois et russe), la chaîne francophone propose huit signaux régionaux spécifiques à chaque continent conçus et diffusés depuis Paris.

Elle est captée par plus de 160 millions de foyers, et diffusée dans trois millions de chambres d'hôtels. Neuf compagnies aériennes reprennent aussi ses programmes pour 7,5 millions de « télépassagers ».

Parallèlement à TV5 Monde, Canal France International (CFI) est l'acteur français de la coopération internationale en matière de télévision. Créée en 1989 et financée par le ministère des affaires étrangères, la chaîne est une filiale de France Télévisions et d'Arte France. Elle fournit des programmes télévisuels et cinématographiques à 103 télévisions partenaires dans 81 pays du monde, conseille et accompagne les productions.

En tout, CFI propose à ses clients plus de six mille heures de programmes par



Claudy Siar, présentateur vedette de « Couleurs tropicales », sur RFI. DR

an, dont mille heures d'information en direct et neuf cents heures de retransmissions sportives. CFI est présent en Afrique, Asie-Océanie, Europe centrale et orientale, monde arabe.

Reconnaissance difficile

De son côté, EuroNews, lancée le 1^{er} janvier 1993, est la première chaîne d'information paneuropéenne multilingue. Installée à Lyon et financée par dix-neuf services publics européens, la chaîne d'information en continu, couvre l'ensemble de l'actualité mondiale en sept langues dans plus de 100 pays. Mais elle n'a jamais pu trouver sa place dans le contexte très concurrentiel des chaînes info. Ses dirigeants n'apprécient guère le lancement, d'ici à la fin 2006, de la Chaîne française d'informations internationales (CFII). Voulu par Jacques Chirac, cette « CNN à la française » confiée à France Télévisions et TF1, a encore bien du mal à définir sa ligne éditoriale. TV5 Monde et Euronews ont déjà exprimé leurs craintes de voir l'in-

formation être minimisée sur leurs antennes au profit de la CFII.

Pour les radios francophones, la reconnaissance est aussi difficile. RFI, dont le financement est assuré par la redevance et le ministère de affaires étrangères, est pourtant écoutée par près de 45 millions d'auditeurs réguliers dans le monde, dont 25,8 millions en Afrique. Créée en janvier 1975 après le démantèlement de l'ORTF, RFI s'appuie sur 137 relais à travers le monde et compte plus de 340 radios partenaires.

Enfin, Radio Monte-Carlo Moyen-Orient (RMC-MO), créée en 1972, est écoutée par 15 millions d'auditeurs dans l'ensemble du Moyen-Orient et des pays du Golfe. Basée à Paris, elle diffuse l'ensemble de ses émissions en arabe sur le Moyen-Orient, les pays du Golfe et, depuis début juillet 1999, sur les pays du Maghreb. La rédaction de RMC-MO est composée de 80 journalistes et correspondants à travers le monde, et d'une dizaine d'animateurs. ■

DANIEL PSENNY

TÉMOIGNAGES

Ils pensent en français, mais pas seulement. Ils travaillent dans des réseaux dont le centre nerveux passe souvent par Paris. Ils viennent parfois de territoires où la langue française est menacée par les aléas géopolitiques. Ils croient tous à la multiplicité des langues, nécessaire diversité. Cinéaste, photographe, plasticien, conteur, ils cherchent des formes artistiques universelles, en sautant éventuellement la case anglophone

« Le français m'a sauvé la vie »

Rithy Panh, cinéaste cambodgien, rêve d'accueillir au Cambodge un cinéaste africain et de communiquer avec lui en français, dans une Asie qui s'est massivement ralliée à l'anglais

Né le 18 avril 1964 à Phnom Penh, au Cambodge, Rithy Panh s'est installé, en 1979, en France pour échapper à la guerre civile qui ravageait son pays. Etudiant à l'Institut des hautes études cinématographiques durant les années 1980, il a conservé des liens forts avec son pays d'origine et lui a consacré – de *Site 2* (1989) à *S21, la Machine de mort khmère rouge* (2002) – l'essentiel de son œuvre de cinéaste, plus particulièrement à travers l'évocation du génocide commis par le régime khmer rouge. Son dernier film en date, *Les Artistes du théâtre brûlé* (2005), évoque notamment l'influence de la culture française sur les jeunes artistes cambodgiens.

Protectorat français à dater de 1863, le Cambodge conquiert son indépendance en 1953. La langue et la culture françaises y ont tenu une place à part : « C'est une drôle d'histoire, les relations du Cambodge et de la France, explique Rithy Panh. Parce que le pays était petit et dépourvu de richesses naturelles, contrairement à d'autres pays d'Asie comme le Vietnam ou à l'Afrique, il s'est développé une relation d'ordre quasiment sentimental. Je ne suis pas historien mais je sais, par mon père, que l'influence française a signifié une ouverture au monde et aux Lumières. ». Le père de Rithy Panh était instituteur : « Il rêverait Jules Ferry et l'idée de l'école républicaine gratuite pour tous. Mes grands frères, qui sont d'une génération plus âgée, ont d'ailleurs encore pu faire des études de français au lycée. »

S'il ne nie pas que la culture française dans la société cambodgienne ait concerné d'avantage les élites et les lettrés urbains, Rithy Panh apporte une nuance : « Il n'était pas rare de trouver à l'époque quelqu'un qui avait un peu d'instruc-

tion à la campagne, et qui parlait le français. C'est moins vrai aujourd'hui, même si on peut trouver encore des personnes âgées qui sont dans ce cas, tous d'une origine très modeste mais qui peuvent vous citer comme si de rien n'était Jean-Paul Sartre dans la conversation. »

L'influence française a subi de plein fouet les aléas de l'histoire cambodgienne, marquée par le départ du francophone Norodom Sihanouk en 1970, l'entrée du pays dans le conflit vietnamien sous Lon Nol, et l'arrivée des Khmers rouges de Pol Pot en 1975. « C'est très simple, poursuit Rithy Panh, avec la khmérisation de l'enseignement durant la guerre, les gens qui ont au-dessous de 40 ans n'ont plus appris le français à l'école. Moi-même, qui suis de cette génération, j'ai très peu bénéficié de cet enseignement. La communauté économique asiatique, comme le reste du monde d'ailleurs, s'est massivement ralliée à l'anglais comme langue de travail et de communication. Ce processus est inexorable et va aller en s'amplifiant. »

Une plate-forme d'échanges

Dans ces conditions, comment revitaliser la francophonie ? Rithy Panh n'est pas un partisan de la domination anglophone, mais un féru de diversité : « Il faut, selon moi, proposer quelque chose d'autre, faire que la francophonie soit justement une alternative intéressante. C'est une erreur de jouer sur le même terrain et d'entrer en concurrence. Il faut au contraire axer sa propagation sur son formidable potentiel en matière de culture et de technologie. La diversité culturelle, le partage des connaissances, voilà des batailles à mener en priorité dans un monde de plus en plus uniformisé. Je ne connais personnellement aucun pays qui veuille que sa culture disparaisse. »



La France, par sa langue et ses outils technologiques, pourrait ainsi jouer le rôle d'une plate-forme d'échanges entre les pays du Sud, « au lieu de toujours raisonner en termes Nord-Sud. Ce serait génial. Moi je rêve d'accueillir un cinéaste africain au Cambodge et de communiquer avec lui en français. Il faut sortir de cette tendance à promouvoir la francophonie comme une vitrine culturelle et aller vers les choses en termes pragmatiques. Séduire les seules élites en espérant qu'elles achèteront Airbus est un très mauvais calcul. Il faut rendre la francophonie populaire. »

Ce qui exaspère le cinéaste, ce sont les efforts démesurés que déploient les institutions françaises à ne propager les ver-

tus de la francophonie qu'auprès d'une minorité de décideurs. « Ne croyez pas qu'au Cambodge on aime la France seulement à cause de la tour Eiffel. On l'aime aussi, et surtout, grâce à La Fontaine et Molière, grâce à la découverte d'une pensée, d'une tradition, d'un système de valeurs. »

Autre sujet d'irritation : l'idée commerciale, « une philosophie qui consiste à faire uniquement du chiffre et qui me semble condamnée d'avance. Prenez par exemple le problème de la mémoire du Cambodge, qui m'intéresse au premier chef parce qu'elle est l'objet d'un effacement dramatique : trouvez-vous normal que les principales archives et laboratoires de recherche se trouvent aujourd'hui aux Etats-Unis ? »

Rescapé des camps de la mort des Khmers rouges alors qu'il n'avait que 15 ans, Rithy Panh n'a de cesse de montrer la tragédie de son pays à travers des documentaires.

RICHARD SCHROEDER/GAMMA

Il est possible, selon Rithy Panh, de lutter contre le formidable pouvoir d'attraction de la culture américaine, notamment auprès des jeunes générations. Encore faut-il s'en donner les moyens. « Evidemment, cela semble assez mal parti quand TV5 diffuse « Des chiffres et des lettres » dans les tuyaux... »

La remarque est entachée d'une ironie amère, mais elle vient d'un homme pour lequel la France et sa culture ont joué un rôle vital et qui se fait par conséquent une haute idée de la place qu'elle devrait tenir de par le monde : « A titre personnel, la francophonie m'a tout simplement sauvé la vie. Je me suis installé en France en 1979, j'y ai appris la langue, je suis devenu français et très attaché à ce pays. Cette langue a été pour moi, qui venais de la guerre civile et du génocide, une véritable langue de renaissance, car je ne pouvais plus du tout m'exprimer alors dans ma propre langue. C'est pour cela que lorsque j'entends aujourd'hui parler d'immigration sélective, je ne comprends plus. Cette notion, qui sous-entend qu'on n'accepterait plus que les cerveaux, est véritablement choquante, c'est une trahison de cette vocation égalitaire française qui contribue au rayonnement et à l'admiration de la France dans le monde. »

Il n'est pas jusqu'à la pratique de son métier, le cinéma, qui n'implique une certaine vision, spécifiquement française, de la défense de la culture et de l'art, même si Rithy Panh, là encore, pense qu'on peut toujours faire mieux : « La France joue évidemment un rôle de premier plan dans le soutien aux cinématographies lointaines. Mais ce soutien est à double tranchant, car les industries locales sont laminées, c'est très bien d'aider sur le plan symbolique mais ce serait mieux d'aider ces industries à se relever et s'autonomiser. » ■

JACQUES MANDELBAUM

Comment danser sur les langues

Mohamed Shafik, danseur et chorégraphe égyptien

Inventer sa langue, singulière, unique, traduction de sa voix intérieure, s'inscrit comme une urgence au cœur de l'œuvre du chorégraphe égyptien Mohamed Shafik. Pour cet homme marqué par un bégaiement depuis l'enfance, prendre la parole n'est pas une mince affaire. Cette extraction de la pensée intime, rendue difficile dans sa langue originelle l'arabe, Mohamed Shafik, qui découvre la danse à travers le folklore à 19 ans avant d'intégrer la troupe de l'Opéra du Caire, réussit à l'accomplir sur un plateau, contrecarrant son handicap grâce à un insolite processus de création raffiné avec sa complice, la française Laurence Rondoni.

C'est en 2002 que ces deux artistes se croisent par hasard au Caire. Lui a déjà décroché quelques récompenses pour son œuvre commencée en 2000 : premiers prix du Festival de théâtre expérimental du Caire et du Concours de chorégraphie en Méditerranée. Très vite, ils décident de fonder leur compagnie Descent-Danse et de jeter une passerelle entre la France et l'Égypte. Travaillant tantôt dans l'Hexa-

gone, à l'Echangeur de Fère-en-Tardenois (Aisne) par exemple, soit au Caire et bientôt à Alexandrie, tantôt en français, tantôt en arabe-égyptien, ils ont déjà conçu en commun deux pièces, dont l'une *Hadid* (2004), imaginée avec des métallurgistes, et mettent en route la troisième intitulée *Les maux de Sogoot El Zakera* (« For the pains in the back »).

Mohamed Shafik, comme tous les jeunes Égyptiens, s'exprime en arabe et en anglais, la langue étrangère que l'on apprend à l'école. Paradoxalement, comme il le souligne en riant, dans un pays encore sous le code Napoléon, la langue française n'est plus employée que par les anciens que l'on peut croiser dans les cafés du Caire. « Je commence à parler français depuis que je travaille avec Laurence, sinon je n'avais jamais eu l'occasion de le faire même si la culture française ne m'était pas tout à fait inconnue grâce aux programmes de cinéma du Centre culturel français du Caire que j'ai découvert lorsque j'avais 20 ans. Depuis que je suis en France, je respire. Le poids que j'ai dans la poitrine se

soulève peu à peu, s'allège. Je lève les yeux ici pour regarder le ciel, tout ce qui se passe autour de moi, et c'est passionnant. »

Doucement, par pur plaisir et l'évidence d'une recherche établie désormais entre les deux pays, Mohamed Shafik articule de plus en plus sa pensée en français. Il a évidemment trouvé une fine traductrice en Laurence Rondoni. Bien que très physique, influencé par la danse belge vue au Caire, Mohamed Shafik s'appuie sur ses propres textes, souvent des poèmes, pour construire ses spectacles entre danse et théâtre.

Un dialogue fructueux

Lorsqu'il commence à élaborer ses pièces en 2000, c'est par le biais de six mois d'ateliers menés avec des acteurs non-danseurs. Bizarrerie d'un être qui a longtemps peiné à formaliser ses états d'âme, Mohamed Shafik pense sa poésie en anglais et la transcrit en se servant de l'alphabet arabe. « C'est comme ça, assure le chorégraphe avec un sourire dans la voix. Je ne peux pas fonctionner autrement que dans ce mélange

de langues et d'écritures qui traduisent au mieux ce que je ressens et se rapproche de ce que je suis au plus profond. »

Le dialogue fructueux entre Mohamed Shafik et Laurence Rondoni s'enracine dans ce partage de mots, cette quête aiguë de la justesse qu'il faut inventer pied à pied, syllabes après syllabes, sons après sons, dans la perception simultanée de l'arabe, de l'anglais et du français.

« J'essaie de comprendre le sens secret de ce qu'il dit, d'en traduire surtout l'esprit, d'en conserver le souffle au plus près tout en restant dans la simplicité des mots anglais qu'il choisit et des images qu'il fait naître, explique Laurence Rondoni. Il écoute ensuite en français ce que cela donne sans oublier l'aspect musical des phrases. C'est dans cet entre-deux que nous trouvons un espace qui nous est propre à tous les deux. C'est un lieu poétique où chacun va vers l'autre d'un même mouvement et où l'on se reconnaît au-delà de nos différences profondes. On a vraiment l'impression d'inventer une langue à nous. » ■

ROSITA BOISSEAU

Le Monde

Siège social : 80, bd Auguste-Blanqui
75707 PARIS CEDEX 13
Tél. : +33 (0)1-57-28-20-00
Fax : +33 (0)1-57-28-21-21
Télex : 206 806 F

Édité par la Société Editrice
du Monde,
président du directoire,
directeur de la publication :
Jean-Marie Colombani

La reproduction de tout article est interdite sans
l'accord de l'administration. Commission paritaire
des journaux et publications n° 57 437.
ISSN : 0395-2037

Pré-presses Le Monde
Impression Le Monde
12, rue M.-Gunsbourg
94852 Ivry Cedex
Printed in France



La ville et les rêves d'Occident, vus d'Afrique

Yto Barrada, photographe marocaine, trilingue décomplexée, ouvre les frontières de Tanger

Pour sa première exposition au Jeu de paume, à Paris, jusqu'au 30 juin, la photographe Yto Barrada avait trouvé le titre idéal : « Tangerine Dream » (*Le Rêve de Tanger*). Le nom vient d'un groupe de musique allemand, mais c'est surtout une expression toute faite qu'aiment à employer les agences de tourisme pour vanter les couleurs de sa ville, Tanger, et que l'artiste voulait détourner à sa manière. Car les photos d'Yto Barrada montrent bien une ville hantée par un rêve. Mais il s'agit d'un rêve d'Occident : celui d'habitants qui ne songent qu'à émigrer vers le Nord et ses sirènes.

Le titre n'a pas été accepté, francophonie oblige. Elle sourit : « Pour moi, qui parle français et anglais, la francophonie n'est pas une forteresse. Il n'y a pas de rapport conflictuel entre mes langues, l'une n'exclut pas l'autre. En fait, je n'avais même pas imaginé que cela pouvait poser problème. » Pas moyen de traduire *Tangerine Dream* en français sans perdre le jeu de mots sur *Tangerine*, qui veut dire à la fois « mandarine » et « de Tanger ». Conclusion : l'exposition n'aura finalement pas de titre.

Pour Yto Barrada, « l'Etat marocain a le cul entre deux chaises. Il n'a pas fait le choix clair de garder le français, et il ne peut pas s'en débarrasser ». BENOÎT PEVERELLI

Il faut dire qu'à 35 ans, la Marocaine Yto Barrada mélange avec naturel, depuis l'enfance, le français, l'anglais et l'arabe. Née en France de parents marocains francophones, – un journaliste et une psychothérapeute – elle a grandi au Maroc, où elle a fréquenté l'école primaire américaine et le Lycée français, avant d'étudier à l'International Center of Photography (ICP) de New York. Aujourd'hui, mariée à un Américain, elle vit à Tanger, où elle s'approprie à ouvrir une cinémathèque. Même si elle a deux passeports, l'un marocain l'autre français, elle se sent marocaine. Pourtant c'est en arabe qu'elle est le moins à l'aise : « Je n'ai étudié l'arabe que



tardivement... en France. Pour moi l'arabe est un peu comme le yiddish pour certains. Je l'utilise pour les expressions qui n'ont pas d'équivalent en français ou en anglais. Par exemple pour ces mots qui veulent dire bazar, bordel, désordre... »

Dans sa tour de Babel, la jeune femme se retrouve sans peine. Question de génération. « J'ai un rapport bien plus décomplexé au français que la génération d'avant, qui a connu la colonisation. Le français c'est ma langue, elle m'appartient. Je n'ai pas de problème avec ça. »

Dans son pays, en revanche, rien n'est réglé. « Officiellement, il y a eu une arabisation. Mais la réforme de l'Etat n'a pas été

menée à terme, et la langue de l'administration est toujours le français. » Dans son exposition à Paris, une installation montre bien ces rapports problématiques d'un pays à une langue et à une histoire : Yto Barrada a tapissé un mur entier avec la liste des noms des rues de Tanger, avant et après l'arabisation. Une façon de montrer l'échec d'une politique volontariste face à un passé qui refuse de s'effacer : « Ils ont tout changé, même les rues qui portaient des noms arabes, comme Ibn Khaldoun. Mais ça n'a pas du tout marché. Pour les gens, le boulevard de Paris est resté le boulevard de Paris. » Pour Yto Barrada, « l'Etat marocain a le cul entre deux chais-

ses. Il n'a pas fait le choix clair de garder le français, et il ne peut pas s'en débarrasser. L'arabisation est inefficace. Je pense, pour ma part, qu'on aurait dû garder le français comme butin de guerre ! Après tout, parler plein de langues, ce n'est pas un boulet. C'est plutôt une chance. »

Dans le pays, la situation est donc paradoxale. D'un côté, le français reste un gage d'excellence et un atout, peut-être, pour franchir un jour des frontières aujourd'hui fermées. Les parents qui en ont les moyens font tout pour offrir à leurs enfants une scolarisation en français : « A mon époque, les écoles marocaines étaient pitoyables, explique Yto Barrada. Aujourd'hui l'école publique souffre d'un manque de moyens terribles. Mais il existe des écoles privées tout à fait honorables. Pourtant les parents mettent la pression aux enfants pour qu'ils entrent à l'école française. La compétition commence dès la crèche. »

D'un autre côté, le niveau général du français baisse : « Les jeunes ne le parlent plus. Et ceux qui vont à l'université le parlent mal : la preuve, les journaux en français sont bourrés de fautes. Et ce n'est même pas un créole, une langue réinventée. Juste une indigence. » Yto Barrada évoque le prix des livres en français, qui n'arrange rien. « Le niveau de vie est bas, et il n'y a pas de bibliothèques publiques. Les livres sont donc inaccessibles. Seul Gallimard, avec la collection « Folio », a lancé une opération avec des livres à 25 dirhams [2 euros]. » Elle ajoute, mi-rigolarde, mi-sérieuse : « Il faudrait bombarder les villages de bouquins ! Les enfants se battraient pour apprendre à les lire. Et les livres qu'on lit jeune, on ne les oublie jamais. »

Il y a toutes les chances que Vega, la fille de deux mois d'Yto Barrada, soit trilingue. Son père lui parle en anglais, sa mère en « francarabe. Ma langue, celle de Lili Boniche ». Mais la photographe fera en sorte qu'elle ne mélange pas tout. « Il y a eu beaucoup de paresse dans mon éducation. Résultat : j'ai des trous de vocabulaire. Je ne sais toujours pas s'il faut traduire le bekkoula, ce légume marocain, par pourpier ou par mauve. Ma fille, elle, devra apprendre à finir ses phrases dans la langue où elle les a commencées. » ■

CLAIRE GUILLOT

ENTRETIEN AVEC MASSIMO FURLAN, PLASTICIEN SUISSE, NÉ DE PARENTS ITALIENS

« Je teste toujours mes idées en français »

Né le 8 octobre 1965 à Lausanne (Suisse), Massimo Furlan a débuté sa vie professionnelle comme peintre, scénographe et plasticien. Depuis 2000, il a commencé une nouvelle carrière de performer. Après avoir enfilé le maillot azur Numéro 23 pour faire revivre, seul sur la pelouse, face à plusieurs centaines de spectateurs, la finale de la Coupe du monde de football de 1982 entre l'Italie et l'Allemagne, il récidive, cet été – sans doute le 12 août au Parc des Princes – dans le cadre du festival Paris, quartier d'été. Dans *Numéro 10*, soutenu par un commentateur sportif et la projection sur grand écran d'images de l'époque, il sera Michel Platini, héros malheureux d'un drame national : la défaite de la France contre l'Allemagne, en demi-finale de cette même compétition.

Quelle place tient le français dans votre œuvre ?

Le discours y est très peu présent. Je crois que je fuis la langue, à défaut de fuir le récit. Sans doute ma vieille méfiance vis-à-vis du théâtre. Mon travail consiste à construire des images. Dans ma formation, en revanche, la langue a été essentielle. J'ai été éveillé à l'art par la littérature, Claude Simon, Pérec et Proust. Comme par hasard, des gens qui travaillent sur la mémoire, le récit d'événements passés.

Comment associez-vous la mémoire et la langue ?

Je suis italien, né en Suisse, avec une vie banale. Je n'ai jamais rencontré Che Guevara, je n'ai pas fait le tour du monde à pied. Ma vie est ordinaire. C'est là que je vais chercher les tragédies terribles : quand vous voulez inviter une fille à danser et que vous n'y arrivez pas... Ou quand la femme la plus belle du monde vous adresse la parole mais que vous mangez un sandwich au jambon... C'est lié à mon expérience et c'est en français. Mais en vérité, ce sont des moments où l'on ne trouve plus sa langue. On a préparé les mots mais ils ne viennent pas. C'est sur ce silence-là que je travaille.



Et dans votre mémoire ?

J'ai sans doute dû apprendre d'abord l'italien, mais je ne m'en souviens pas. J'ai étudié en français et ma langue de travail a toujours été le français. Quand j'ai une idée, c'est toujours en français que je la teste. Si ma femme rigole, je continue. Sinon, j'abandonne. Je suis bilingue, je passe d'une langue à l'autre sans difficultés, mais j'ai été incapable d'apprendre l'italien à mes enfants. Je crois que ça dit quelque chose.

« Numéro 23 » a été représenté en Italie, avec un commentaire en italien, et

en Suisse avec un commentaire en français. Cela change quoi ?

Honnêtement, rien. En Suisse, le commentateur en question était une figure nationale, avec huit finales de Coupe du monde derrière lui, dont tout le monde connaît la voix. C'est ça qui était essentiel, pas sa langue.

Mais au Parc des Princes, vous allez changer de maillot ?

Oui, et là il y a une inconnue. D'abord, l'histoire se termine mal. Une vraie tragédie, contrairement à la finale, où l'Italie avait gagné. Ensuite, je ne serai plus Fur-

lan, *Numéro 23*, mais Platini, *Numéro 10*. Je serai au plus près de ses gestes. Je suis comme un acteur qui doit apprendre un texte par cœur, sauf que ce sont des mouvements. Troisième minute, faute de Drembler sur Rocheteau, que fait Platini ? S'il est dans le champ, je reproduis ses mouvements. Sinon, je reconstruis. C'est Don Quichotte. Et ça dure cent vingt minutes, puisqu'il y a eu des prolongations. Un effort phénoménal pour moi. Mais ça fait aussi partie de l'histoire : le gars qui aimerait être Platini, comme tous les Français en ont rêvé, mais qui n'y

Dans « Numéro 23 », Massimo Furlan recrée la finale de football du Mondial de 1982, qui opposa l'Italie à l'Allemagne. La particularité de cette vidéo est d'être une version « solitaire » du match. Pas d'arbitre, pas de ballon, seule une chaise sert d'accessoire à l'acteur. Il porte le maillot numéro 23. DR

arrive pas. Le burlesque permet d'approcher ça.

Un point commun entre les deux matches : l'ennemi allemand. C'est un hasard ?

Je vous promets que oui. J'aurais pu m'attacher à la victoire française de 1998, contre le Brésil, mais on restait dans le présent. J'aime les souvenirs et les coupes de cheveux différentes, ces temps où l'on était jeunes et beaux, où l'on se croyait immortels. Et en même temps, pour que ce match devienne mythique, que la défaite soit aussi douloureuse, ça ne pouvait être que contre l'Allemagne.

Au risque de nourrir les clichés sur le football, son nationalisme exacerbé et ses hooligans racistes ?

L'objet, grâce au burlesque, s'échappe de ces stéréotypes, même s'il en joue. Je n'ai jamais appartenu à une équipe. Les matches, je les jouais dans ma chambre. Ensuite, je raconte une histoire, où les Allemands jouent le rôle du méchant, comme le loup dans *Le Petit Chaperon rouge*, c'est tout. Et dans les tribunes, les spectateurs jouent à faire les supporters. A la sortie, ils klaxonnent dans les rues.

La France, un modèle ?

Au football ?... Soyons sérieux, j'ai toujours soutenu l'Italie. Plus généralement, votre crise sociale permanente nous fait rigoler. Il reste la littérature. Claude Simon, encore une fois... La France n'y est peut-être pour rien, mais j'ai quand même envie de lui dire merci. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR NATHANIEL HERZBERG

Le conte, un exemple millénaire de métissage

Un Libanais et un Burkinabé mènent une caravane de la parole à travers l'Hexagone

Il y a onze hommes et femmes, venus d'horizons divers : Algérie, Belgique, Congo, Côte d'Ivoire, Pologne, Québec, Sénégal, Suisse, Togo ou Niger. Tous conteurs, ils font partie d'un « Caravansérail des conteurs » qui entend fêter « la parole francophone ». Cette caravane emmenée par deux vétérans du conte, Hassane Kassi Kouyaté (Burkina Faso) et Jihad Darwiche (Liban) va sillonner l'Hexagone en tous sens pendant quinze semaines – avec un crochet vers la Suisse. Cette production du Centre des arts du récit en Isère, basé à Grenoble, veut prouver que ce genre, vieux comme l'humanité, n'a rien perdu de son dynamisme et que le public est toujours sensible à la magie des mots en liberté. « *L'art du récit, c'est aussi l'art de l'écoute*, insiste Hassane Kouyaté. Ce descendant d'une longue lignée de griots burkinabés note qu'aujourd'hui « *la notion de partage est à l'ordre du jour, mais que pour pouvoir partager, il faut d'abord écouter, ce qui ne se pratique guère.* »

Dans chaque ville, chaque conteur ira donc à la rencontre d'un auditoire différent. Devant lui, il déroulera le fil de son histoire, chaque soir recommencée. « *La force du conte réside dans la fragilité de l'instant*, constate Jihad Darwiche. *Un bon conteur n'arrive jamais devant son public avec, dans la tête, un conte prêt à sortir. La parole qu'il émet vient de sa relation avec les gens présents devant lui. Il doit trouver le mot et l'image justes qui conviennent à son auditoire.* »

Discipline millénaire

Mais puisque Shéhérazade est incontestablement la patronne du conte, les onze se retrouveront régulièrement, tous les deux ou trois soirs, autour d'un « grand récit cadre », sur le schéma des *Mille et Une Nuits* : « *Chacun des conteurs devra s'insérer dans une trame, en improvisant à partir de son propre répertoire et de son patrimoine culturel*, explique Henri Touati, le directeur du Centre des arts du récit en Isère. *Ce que nous proposons est un spectacle en perpétuelle évolution.* »

« *Le Caravansérail des conteurs reflète bien l'image de cette discipline millénaire : une parole traditionnelle mais aussi contemporaine* », ajoute Jihad Darwiche. Au moment où triomphent l'uniformisation mondialisée et le virtuel à tous les étages, allons-nous assister, paradoxalement, au retour d'un genre que les meilleurs esprits estimaient en coma dépassé ? Henri Gougaud, un des pionniers de ce retour, vantait les « *vertus profondément révolutionnaires du conte. C'est un exemple millénaire de métissage. L'histoire sous la parole dit qu'on est semblable.* »

« *Les thèmes du conte sont universels*, reprend Hassane Kouyaté. *L'amour, l'amitié, la bêtise, la peur sont de tous les temps, les choses les mieux partagées du monde. Ce qui change, c'est la manière de les faire passer, en fonction d'une époque, d'une culture, d'une classe d'âge.* » C'est ce qu'exprime Christiane Falgayrettes, la directrice du Musée Dapper, qui a fait



Néfissa Benouniche, conteuse (Algérie), et Beno Hokou Sanvee, conteur, chanteur et metteur en scène (Togo), au Théâtre Jean-Vilar, à Bourgoin-Jallieu (Isère), le 31 mars, pour le Caravansérail des conteurs. MICHEL THOMAS/LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ

intervenir des conteurs, il y a près de vingt ans, pour animer ses expositions, deux ou trois après-midi par semaine. « *Le conteur, explique-t-elle, tout en restant dans la sphère du profane, prolongeait le message sacré transmis par l'objet. Il lançait un mot, faisait réagir le public. Ensuite nous avons continué l'expérience sur une scène et le conte s'est davantage structuré, avec le geste, les yeux, le rire, la mimique.* »

Le Congolais Gabriel Kinsa a été un des premiers intervenants au Musée Dapper. Aujourd'hui, il tourne au gré des festivals et des invitations, en France et à l'étranger. Notamment grâce aux initiatives de la Maison du conte de Chevilly-Larue et du Centre de littérature orale de Vendôme qui sont, avec le Centre des arts du récit en Isère, les trois grandes structures pérennes liées au renouveau du conte. Avec quelques autres, elles sont

associées au sein de la Fédération du monde oral. L'existence de tels organismes, souvent financés par les collectivités territoriales – mais aussi par le ministère de la culture – permet aux conteurs établis en France de travailler à travers un réseau. Ce qui facilite la tâche de ces intermittents du spectacle dont le métier n'est pas toujours aisé.

Gabriel Kinsa se présente comme un « *conteur francophone* » : « *Je suis à*

l'aise avec tous les publics, de la maternelle à la maison de retraite en passant par les comités d'entreprise, affirme-t-il. *En chacun de nous, il y a une grand-mère et un petit enfant.* »

L'espace francophone lui permet d'élargir son public. « *Travailler en France m'a permis de revisiter ma culture*, note Gabriel Kinsa. *Et j'ai, de ce fait, réussi à créer un répertoire en élargissant la tradition de mon pays. Mais pour moi, le plus difficile c'est de partir de ma langue maternelle, dans laquelle j'élabore mes contes, puis de traduire ensuite ces images en français pour les transmettre à un public qui n'a pas forcément ma culture. Je suis donc obligé de trouver des évidences dans une autre langue. Pourtant, le français me permet d'être à l'aise dans un grand nombre de pays. Même en Afrique, où je m'exprime en français dans les pays où l'on ne parle pas ma langue maternelle. Mais là, j'utilise plus souvent des "africanismes", que je vais pêcher dans la rue, et dont j'émaille mes contes.* »

Pour Jihad Darwiche comme pour Hassane Kouyaté « *la francophonie est une chance* », puisqu'elle ouvre aux conteurs un espace supplémentaire et de nouveaux publics. Qu'elle permet au conte d'exprimer toutes ses facettes, d'en faire connaître la diversité, à l'aide d'accents et d'images différentes. « *Nos auteurs s'expriment en français, indique Hassane Kouyaté, mais en français avec un "s". Chacun reflète une culture, une tradition différente. Et c'est aussi une grande chance pour la langue française qui peut ainsi ouvrir son imaginaire et desserrer son carcan cartésien.* »

Une lycéenne, auditrice régulière des après-midi du Musée Dapper, avouait que lorsqu'elle était captive par une histoire, elle n'avait pas l'impression de l'entendre en français : « *On n'est plus dans une langue, mais plongé dans un imaginaire.* » C'est sans doute là que réside la force du conte. ■

EMMANUEL DE ROUX

ENTRETIEN AVEC MONIQUE VEAUTE, COMMISSAIRE GÉNÉRALE DE FRANCOFFONIES !

« Les questions qui fâchent sont abordées »

Vous avez été choisie pour diriger Francoffonies !, Festival Francophone en France en 2006. Pourquoi vous ?

Sans doute parce que j'ai toujours voulu croiser les arts, le social, les savoirs, les sciences. Le monde d'aujourd'hui est compliqué, et la culture est sans doute le seul moyen de faire passer les messages. J'accepte l'échange et les rapports de force, la force de l'autre. Dans un souk au Pakistan, les codes d'échanges ne sont pas les mêmes qu'en Italie où je vis depuis vingt ans, donc j'ai toujours à apprendre. Je peux en accepter ou en refuser certains aspects.

A Rome, j'ai créé avec la Villa Medicea la Fondation RomaEuropa, qui fédère quarante « académies » de toutes nationalités,

de l'Égypte au Royaume-Uni, une spécificité romaine. En effet, depuis Louis XIV, le voyage en Italie était un passage obligé pour les lettrés et les artistes du monde entier, et les « académies » les accueillait. Nous organisons à Rome un festival de création contemporaine, où se croisent des formes traditionnelles très vivantes. Nous avons en ce sens une philosophie commune avec Peter Sellars ou les chorégraphes José Montalvo et Dominique Hervieux.

Pourquoi ces trois « f » et ce pluriel à Francoffonies ! ?

C'était un défi à l'attitude qui consiste à rabattre la francophonie à une chose, à une pensée en déclin ou une forme de néo-colonialisme. Notre francophonie est

génétiquement modifiée, évolutive. Une fois passées les réticences premières, 400 structures et 120 villes nous ont rejoints pour faire vivre cette année. Nous avons aussi beaucoup travaillé avec les universités pour qu'il y ait débat. Nous n'avons pas écarté les questions qui fâchent, il fallait qu'elles soient abordées, comme celles par exemple des hésitations algériennes, face au problème des bienfaits ou des méfaits de la colonisation. L'Algérie demeure un « pays invité » parmi les 63 nations représentées dans l'Organisation internationale de la francophonie (OIF).

Les francophones d'aujourd'hui sont jeunes, la colonisation est derrière eux, ils vivent la mondialisation. Les sciences, l'économie et les disciplines émergentes

nous obligent à penser différemment, notamment en termes d'équilibre entre les pays qui n'ont aucun moyen et ceux qui ont tout, et en termes de développement durable.

Quel est le budget de Francoffonies ! ?

Il est de 4,3 millions d'euros, venant des ministères de la culture, de l'éducation, de l'outre-mer et surtout des affaires étrangères, et enfin du Sénat pour l'organisation de colloque. L'Association française d'action artistique (AFAA) est l'opérateur. Nous n'avons pas monté d'opérations « barnum », mais cherché à toucher la société française, et les 63 pays partenaires. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR VÉRONIQUE MORTAIGNE





franccofoonies ! le festival francophone en France

célèbre jusqu'au 9 octobre

2006 le visage d'une

francophonie moderne,

vivante, créative, engagée et

enracinée dans les 63 pays

qui la composent sur les

cinq continents. Artistes,

écrivains, entrepreneurs,

scientifiques, intellectuels

mettront en valeur les réalités

de la francophonie, la richesse

et la vitalité de leurs cultures.

Pendant 207 jours,

plus de 2000 artistes et

personnalités du monde

francophone participent à

plus de 400 manifestations

sur l'ensemble du

territoire français.

Musique, théâtre, danse et autres scènes

12 mai > 3 juin

Débit de paroles

Dans les bus de la RATP, dans les cafés et dans les rues, Est-parisien et communes de Seine Saint-Denis Conteurs, slameurs, poètes, lecteurs d'Abidjan et de Québec, de Genève et de Montreuil, artistes et ambassadeurs de la parole vous entraînent jusqu'à l'ivresse, dans les recoins les plus cachés de leurs imaginaires.

20 et 21 mai

Phare Ponleu Selpak

École d'Estienne d'Orves, Noisy Le Sec Les acrobates khmères du cirque Phare Ponleu Selpak de Battambang au Cambodge présentent leur second spectacle "De 4 à 5".

24 > 28 mai

Musiques métisses

Le Grand Chapiteau, Le Mandingue et le Filaos, Angoulême Une vingtaine de groupes musicaux d'Afrique, de l'Océan indien et des Caraïbes, avec des têtes d'affiche et des découvertes, pour célébrer la création, le partage et la convivialité de la francophonie.

25 > 28 mai

Printemps théâtral

La Roche-sur-Yon Organisé par l'association Vents et Marées, le Printemps théâtral rassemble, autour de spectacles et d'un grand colloque, des comédiens et des lycéens du monde francophone, pour une expérience étonnante de la scène et de la pluralité.

3 juin

Africa Fête

Friche de la Belle de Mai, Marseille En écho au festival de Dakar, une journée de rencontres, de musiques et de réflexions aux couleurs et rythmes de l'Afrique.

18 juin

Les Orphées Noirs

Comédie française, Paris Pour un impressionnant marathon de mots, les comédiens du "Français" s'emparent de la première anthologie des poètes noirs publiée par Léopold Sédar Senghor et nous restituent ces voix trop longtemps bâillonnées.

25 > 28 juin

Festival de Contis

Saint Julien en Born Venus majoritairement d'Afrique, musiciens, plasticiens, cinéastes et écrivains se retrouvent pour célébrer l'été en compagnie du public sur la plage de Contis.

6 > 9 juillet

Franccofoonies Vilette

Accès libre en plein air et au Tarmac Parc de la Vilette, Paris Un jardin extraordinaire où petits et grands se perdent avec délices, entre contes, musiques et cinéma, dans les labyrinthes de l'imaginaire des cinq continents. Au programme, le Cavansérail des conteurs à partir du 6 juillet au Tarmac. Côté musique, les Yonderboi, Vive la fête, Champion, Tcheka, Toumani Diabaté & le Symmetric Orchestra et Cheikha Rimitti les 8 et 9 juillet. Côté cinéma, les films "Gardien des buffles", "Souko", "Le prix du pardon" et "Mémoires affectives" les 7, 8 et 9 juillet.

13 > 18 juillet

Dom Tom Folies

La Rochelle Les Francfolies La Rochelle mettent à l'honneur les musiques et cultures d'Outre Mer. Neuf artistes originaires des Dom Tom sont invités à monter sur la Grande Scène des Francfolies.

14 juillet > 15 août

Paris Quartiers d'Été

Paris Le plus populaire des festivals parisiens transforme, le temps d'un été, la capitale en un immense théâtre et invite à partager ses coups de cœur francophones !

24 > 26 juillet

Les Déferlantes francophones de Capbreton

Capbreton Un voyage tout en musique chez nos cousins du nouveau monde.

1^{er} > 30 septembre

Toupie or not toupie

CNDC, Châteaувallon Des Iles Marquises au Québec en passant par le Cambodge et l'Afrique, Toupie or not toupie convie à un véritable tour du monde des pratiques musicales et chorégraphiques.

9 septembre

Fête du Québec au Châtelet

Théâtre du Châtelet, Paris Une nuit entière pour découvrir, dans les méandres du Châtelet, la scène contemporaine québécoise. Des coulisses aux balcons, vidéastes, plasticiens, électroacousticiens investissent l'intérieur et l'extérieur du théâtre pour une fête païenne de nuit de pleine lune.

16 septembre

Technoparade

Paris La plus grande fête techno à ciel ouvert de France s'ouvre, pour son parcours dans la capitale, aux sonorités francophones : un moment fort de solidarité avec Action contre la Faim.

8 octobre

L'amour de loin

Musica, Strasbourg Un opéra contemporain inspiré par la vie d'un poète du XII^{ème} siècle dont le livret, signé Amin Maalouf, explore un espace onirique ambigu, un lieu critique entre absence et présence, entre Orient et Occident.

Arts visuels

mars > octobre

Rendez-vous dans les galeries

Paris Une série de rendez-vous d'art contemporain proposée dans les galeries parisiennes pour découvrir les œuvres récentes d'une vingtaine d'artistes de renommée internationale. La création contemporaine prend ici le pas sur l'expression linguistique pour mettre en évidence que la francophonie n'a pas de frontière, le langage de l'art agissant en toute liberté.

Avec la participation d'Yto Barrada (France-Maroc), Akos Birkas (Hongrie), Patrick Corillon (Belgique), Honoré d'O (Belgique), Mounir Fatmi (Maroc), Vidya Gastaldon (France-Suisse), Gelitin (Autriche), Ann Veronica Janssens (Belgique), Maro Michalakakos (Grèce), Gianni Motti (Suisse), Shahryar Nashat (Suisse), Stefan Nikolaeв (Bulgarie), Roman Ondák (Slovaquie), Hans Op de Beeck (Belgique), Kotscha Reist (Suisse), Ugo Rondinone (Suisse), Annelies Strba (Suisse), Djamel Tatah (France-Algérie), Mitja Tusek (Slovénie), Marthe Wéry (Belgique), Franz West (Autriche), Erwin Wurm (Autriche).

En collaboration avec les galeries Air de Paris, art : concept, la B*A*N*K, cent8-serge le borgne, Cosmic, Patricia Dorfmann, Éric Dupont, Les filles du calvaire, gb agency, Ghislaine Hussonot, inSitu-Fabienne Leclerc, Alain Le Gaillard, Kamel Mennour, Nelson, Emmanuel Perrotin, Polaris, Praz-Delavallade, Almine Rech, Michel Rein, Aline Vidal, Anne de Villepoix, Zürcher.

26 avril > 27 mai

Videothèque mobile de Fabrice Gygi

Espace Landowski, Boulogne-Billancourt Installation de l'artiste suisse qui, sous la forme d'un espace public aménagé, permet la diffusion de vidéos portant sur la relation entre les arts plastiques et la musique ou le son. En collaboration avec le FRAC Ile-de-France.

27 avril > 13 juillet

Sénégal contemporain

Musée Dapper, Paris De la récupération des produits recyclés à un art quasi minimaliste, peintures, dessins, sculptures et installations interrogent la société sénégalaise d'aujourd'hui.

27 avril > 30 juillet

En français sous l'image

Espace EDF Electra, Paris Entre images et mots, l'aventure éditoriale de la photographie francophone de 1960 à nos jours dans les collections de la Maison européenne de la photographie.

28 > 30 avril

(expositions jusqu'au 5 juin)

Festival international de la mode et de la photographie d'Hyères

Villa Noailles, Hyères 21^{ème} édition de ce rendez-vous désormais incontournable pour découvrir les nouveaux talents de la mode et de la photographie avec, comme invitée d'honneur, la styliste belge Ann Demeulemeester.

28 avril > 18 juin

Meschac Gaba / Hermann Pitz

Galerie Fernand Léger - Centre d'art contemporain Ivry-sur-seine Exposition à deux voix des artistes béninois et allemand dont les œuvres explorent les modes de représentation de la société, de la ville et de l'institution culturelle.

6 mai > 18 juin

La Bulgarie de Jacko Vassilev

Musée des Beaux-Arts, Caen A l'occasion du 4^{ème} Printemps balkanique, une exposition de photographies expressionnistes à la découverte d'une Bulgarie dissimulée et ignorée de la plupart de ses habitants et des touristes.

19 mai > 23 juillet

Octogone de Roman Opalka

Musée d'art moderne de Saint-Etienne Métropole Exposition qui rassemble les dernières productions (autoportraits photographiques, peintures et installation sonore) de l'artiste polonais autour de ses thèmes de prédilection : le temps, la disparition du corps, la mémoire.

24 mai > 27 août

Monica Studer & Christoph van der Berg

FRAC Alsace, Sélestat Première exposition monographique en France des deux artistes suisses qui, par leur maîtrise des nouvelles technologies de l'image, remettent en cause une vision idéalisée et romantique du paysage de montagne.

quatre week-ends de juin

Farine Orpheline cherche Ailleurs Meilleur à Mulhouse

Mulhouse Le collectif québécois invite à une (re)découverte de la ville à travers trois parcours urbains, ponctués de visites insolites et de rencontres inattendues.

23 juin > 15 septembre

La rencontre de deux mondes vue par les peintres d'Haïti

Musée du Nouveau Monde, La Rochelle Exposition inspirée par l'imaginaire bariolé et vitaliste des peintres autodidactes de l'île pour révéler le "Réel merveilleux des Haïtiens".

24 juin > 27 août

Ann Veronica Janssens

Centre d'art contemporain de la Chapelle du Genêt Château Gontier Installation in situ de l'artiste belge d'origine anglaise dont les interventions déconstruisent l'espace d'exposition et bouleversent nos perceptions de la matière et de l'architecture.

29 juin > 30 juillet

L'été à Bamako

Différents lieux, Lille Lille se met aux couleurs de l'Afrique contemporaine pour accueillir cinq expositions issues des Rencontres africaines de la photographie organisées en novembre 2005 dans la capitale malienne.

30 juin > 27 août

Practice zero tolerance d'Adel Abdessemed

La criée, Rennes Nouvelles productions d'un artiste dont les œuvres revendiquent l'importance vitale de l'action et de la résistance et offrent des lectures critiques de notre monde contemporain.

4 juillet > 17 septembre

Rencontres d'Arles

Différents lieux, Arles Dans le cadre des expositions présentées pour les Grands Prix des Rencontres, cinq personnalités francophones (Yto Barrada, Alain d'Hooghe, Abdoulaye Konaté, Vincent Lavoie et Marc-Olivier Wahler) posent leur regard sur la création photographique contemporaine.

8 juillet > 17 septembre

I am you de Lani Maestro

Wharf - centre d'art contemporain de Basse-Normandie, Hérouville Saint-Clair Dispositif minimal et conceptuel de l'artiste canadienne qui investit l'église Saint-Nicolas de Caen avec une œuvre en relation avec cet espace contemplatif. Un lieu à occuper par notre présence.

Colloques et débats

27 > 28 avril

La mondialisation, une chance pour la Francophonie

Sénat - Palais du Luxembourg, Paris Industries culturelles, entreprises, réseaux humains, politiques... Comment organiser la "cohabitation culturelle" au sein de l'espace francophone dans le contexte de mondialisation ? De nombreuses personnalités, parmi lesquelles Philippe Douste-Blazy, Abdou Diouf, Assia Djébar, Christiane Taubira, Youssou N'Dour en débattent au cours de plusieurs tables rondes. Sous le haut patronage de la Présidence du Sénat. En partenariat avec l'Adp. Coordination scientifique : Dominique Wolton.

22 > 23 septembre

Existe-t-il une culture juridique francophone ?

Université Toulouse I Sciences Sociales Le rôle de l'Etat et des acteurs sociaux ou religieux dans le processus de formation de la norme juridique ; la place de l'individu et de la communauté dans le phénomène juridique ; les modes de règlement des conflits ; la langue et le langage du droit ; les enjeux de demain.

29 > 30 septembre

Francophonie et Europe Langue, médiation, édition et droit d'auteur

Université Marc Bloch Strasbourg Des représentants du monde institutionnel, universitaire, artistique et culturel des pays européens qui ont adhéré à la Francophonie exposent les raisons pour lesquelles leur pays a fait ce choix. Il s'agit aussi de mettre en perspective l'impact traditionnel de la langue française en Europe, son influence sur les projets actuels d'acteurs francophones dans les pays européens.

Retrouvez le programme sur

www.franccofoonies.fr

